MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 95 (1995), p. 103-124

Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

Les inscriptions d'Al-Muwayh.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711219	*Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts*	Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.)
9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Les inscriptions d'Al-Muwayḥ

A. Bülow-Jacobsen, H. Cuvigny, J.-L. Fournet, M. Gabolde, Chr. Robin

Le lieu-dit Al-Muwayḥ [1], se trouve à 63 km de Qifṭ (Koptos) et 110 d'Al-Quṣayr, sur la route qui relie ces deux villes. Il s'y trouve un *praesidium* ensablé et assez détruit. Le lieu était connu des épigraphistes pour deux inscriptions découvertes en 1910 par A. Reinach et reprises dans le corpus des inscriptions grecques et latines d'Égypte (*I.Ko.Ko.* 18 et 19, nos nos **4** et **1** respectivement).

Profitant de notre mission archéologique à Al-Zarqā, nous avons fait plusieurs excursions à Al-Muwayḥ en janvier-février 1995. Le massif gréseux aux inscriptions ne se dresse pas au nord-est, comme l'écrit Reinach, cité par A. Bernand, mais au nord-ouest du fortin, à environ 200 m [cf. fig. 1]. Avant même de retrouver la grande inscription latine du cavalier Dida, dont nous republions un texte amendé (**1**), nous sommes tombés sur plusieurs graffiti grecs, égyptiens et arabiques qui avaient échappé aux savants venus avant nous (**2**, **3**, **5**, **6**).

1. Inscription de Dida fils de Damanaus [fig. 2-4]

Édition *princeps* : Reinach, 1910, 121-128 avec dessin de l'auteur d'après la pierre [pl. IV]. Reprise et commentée par Reinach, 1911, p. 70-71. – Texte reproduit dans les recueils suivants : *AE* 1911, 121 ; *ILS* 9142 (Dessau remarque que la ligne 3 forme un hexamètre [2], ce qui lui vaut d'être reprise dans *CLE* 3, no 1960) ; *I.Ko.Ko.* 19 (d'après la pierre ; dessin de l'auteur, pl. 5).

L'inscription se trouve à mi-hauteur du piton, sur la paroi d'une sorte d'abri sous roche. On remarque 35 cm en dessous, plus à gauche, un premier essai : on a gravé la première ligne et le début de la seconde (jusqu'à *alae*) du même texte selon une présentation identique (changement de ligne après *Daqus*) avant de les

Les inscriptions ont été relevées sur place par A. Bülow-Jacobsen, H. Cuvigny (CNRS) et J.-L. Fournet (IFAO). L'édition qui va suivre est due, pour l'inscription latine (**1**), à A. Bülow-Jacobsen et H. Cuvigny, pour les grecques, à A. Bülow-Jacobsen, H. Cuvigny et J.-L. Fournet, pour l'égyptienne (**5**), à M. Gabolde (IFAO), pour les arabiques (**6 A** et **C**), à Chr. Robin (CNRS), également consulté pour les questions de transcription de l'arabe et d'anthroponymie sémitique. Les noms étrangers transcrits en grec ne sont pas accentués.

Une campagne de fouilles aura lieu à Al-Muwayḥ en 1996, financée par le ministère des Affaires étrangères et l'IFAO. – Les noms étrangers transcrits en grec ne sont pas accentués.

1 Al-Muwayḥ est en fait le nom d'une vallée, d'un puits et d'une montagne qui se trouvent à proximité du fortin. Sur la localisation du site, cf. J.-L. Fournet, « Les inscriptions grecques d'Abū Kū' », fig. 1, dans le présent *BIFAO*.

2 Quantités et place de la césure correctes ; ni le 5e ni le 4e pied ne sont cependant des dactyles.

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

marteler. – La gravure est profonde. Les lettres ne sont pas ligaturées, mais certaines d'entre elles (*a*, *f*, *n*, *q*, *s*) ont un *ductus* propre à une écriture cursive, ce qui contraste avec la taille de l'inscription, quasi monumentale : la longueur maximale du champ épigraphique est 3,09 m, la hauteur 0,60 m (pour les deux premières lignes martelées : L. 2,50 – H. 0,30 m). Les lettres sont de hauteur inégale ; ainsi, le premier *i* de *nationis* mesure 9,5 cm, le second *e* de *meses* 19 cm. – Les trois premières lignes sont à peu près justifiées à gauche. La ligne 4 est en saillie. Interponction systématique sauf entre *Dida* et *Damanai*, *pro* et *salutem*.

Date : I^er^-II^e^ s. apr. J.-C. L'aile des Voconces, à laquelle appartient Dida, est attestée en Égypte entre 37-43 et 179 ; l'inscription n'est pas postérieure à 183, où cette unité refait surface à Palmyre [3]. Nous sommes tentés d'arguer de l'origine de Dida, un Dace, pour réduire cette fourchette chronologique : il n'a probablement pas été recruté avant 106, année de la conquête de la Dacie ; c'est en effet à partir du règne de Trajan que les Daces entrent en nombre dans l'armée romaine [4]. Pour R. Rebuffat cependant (communication orale), il arrivait que des étrangers soient enrôlés dès avant la provincialisation de leur pays, à la suite de traités entre Rome et les *gentes* concernées : l'inscription pourrait selon lui remonter jusqu'au règne de Domitien, dont les opérations contre les Daces eurent des retombées diplomatiques [5].

Notre principale contribution à la compréhension de ce texte est la correction que nous faisons à la fin de la ligne 1. Reinach avait lu *nationi Volqu*, corrigé en *Volqus* par A. Bernand et compris comme une forme barbare de *Volca*. Dans son fac-similé, Reinach représente un *L* (⅂) entre son *o* et le *q*, tandis que le fac-similé d'A. Bernand, plus fidèle, donne Λ, que l'helléniste interprète inconsciemment comme un *lambda*. Il s'agit évidemment d'un *a* latin ; ce qui est gravé est précisément ⅄ [fig. 2 et 4]. Le *o* lu par Reinach et A. Bernand se révèle à l'examen un excellent *d*, et c'est ainsi que notre cavalier, de gaulois qu'il était, devient dace, ce qui met fin au roman de ses origines, imaginé par les commentateurs qu'embarrassait son nom réputé thrace.

Lorsqu'ils quittaient une station où ils avaient été détachés pendant six mois ou un an, les *beneficiarii* avaient coutume de célébrer leur départ en offrant au dieu local un autel où on lit parfois la formule *expleto tempore* ou *expleta statione* [6]. C'est peut-être dans des circonstances analogues que Dida a gravé ou fait graver ce graffito géant dont les dimensions trahissent ou l'euphorie du départ ou un *ego* vraiment démesuré.

Dida Damanai · filius · nationis [·] Daqus
eques · alae · Uocontiorum · turma · Maturii
armatum · feci · stationi · meses · quinque
pro salutem · imperatore · feliciter

3 Sur cette unité, voir en dernier lieu C. RÖMER, *ZPE* 82, 1990, p. 144-145. Comme le font remarquer M. REDDÉ et J.-Cl. GOLVIN (*Karthago* 21, 1987, p. 8, n. 8), REINACH, 1910, et A. Bernand confondent cette *ala* avec une unité homonyme servant en Occident.

4 C.C. PETOLESCU, « Dacii în armata romană », *Rivista di Istorie* 33, 1980, p. 1043-1061.

5 Décébale demande à Domitien des subsides et des transferts de technologie. Peut-on remonter plus haut encore ? Longtemps avant Trajan, il y eut des contacts entre les Daces et le monde romain ; contacts commerciaux, mais aussi politiques : les souverains daces s'insèrent dans les rivalités entre César et Pompée, puis entre Octave et Antoine, offrant leur alliance aux adversaires (V. PÂRVAN, *Dacia. An Outline of the Early Civilizations of the Carpatho-Danubian Countries*, Cambridge, 1928, p. 156-160). Pour des exemples possibles de soldats auxiliaires recrutés à l'extérieur de l'Empire, voir R. REBUFFAT, « L'Investiture des chefs de tribus africaines » dans F. VALLET, M. KAZANSKI (éd.), *La noblesse romaine et les chefs barbares du III^e^ au VII^e^ siècle*, Saint-Germain-en-Laye, 1995, p. 24 (nous remercions R. Rebuffat de nous avoir communiqué cet article).

6 N.B. RANKOV, « A Contribution to the Military and Administrative History of Montana », *Ancient Bulgaria*, Nottingham, 1983, p. 48.

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

1 Dida . Damanai *AE* 1911, à tort (d'après le dessin de Reinach, 1910) ; nationi Volqu(s) Reinach, 1910, Dessau ; Volqu(a) Reinach, 1911 ; Volqu *AE* 1911 ; nationi Volqus Bernand ; l. natione Dacus
2 turma Amaturi Reinach, 1910 et 1911, Dessau ; turma Maturi *AE* 1911, Bernand
3 l. armatus l. statione menses
4 l. salute imperatoris

Moi, Dida, fils de Damanaus, né Dace, cavalier de l'Aile des Voconces, escadron de Maturus, j'ai fait cinq mois sous les armes en station.
Vive l'empereur ! Bonne chance !

1. *Dida.* Les commentateurs de l'inscription [7] s'accordent à dire que le nom Dida (d'ailleurs assez répandu en Égypte, mais non pas égyptien) est thrace, ce qui conviendrait à un Dace. Dace peut-être était aussi l'Aelius Dida de *RIB* I 1365, « centurial stone » portant la signature d'une centurie engagée dans la construction du mur d'Hadrien, vers 122 apr. J.-C. : *coh(ortis) I / Dacor(um) / c(enturia) Ael(i) Dida(e)*, « centurie d'Aelius Dida, appartenant à la première cohorte des Daces ». Voilà donc peut-être un autre Dace qui s'appelle Dida ; mais la liste s'arrête là : on ne relève pas le moindre Dida(s) dans le corpus des *Inscriptiones Daciae Romanae*, ni dans les listes de noms attestés dans la Dacie romaine dressées par I.I. Russu [8]. Dida(s) n'est donc pas un nom dace, ni particulièrement populaire en Dacie. On a beaucoup dit qu'il était thrace. En fait, le cas de ce nom n'est pas clair. Laissons de côté Reinach, qui affirme que Didas est une variante de Dizas (ce dernier, anthroponyme thrace au-dessus de tout soupçon) [9]. Plus autorisé, quoique son livre soit contesté aujourd'hui [10], est l'avis de Dečev, pour qui aussi Dida(s) est thrace (1957, p. 131). Pour une récapitulation des hypothèses concernant l'appartenance linguistique de ce nom (thrace, illyrien, celte, micrasiatique, préillyrien), cf. B. Dragojević-Josifovska, *Inscriptions de la Mésie Supérieure* VI, Belgrade, 1982, *comm. ad* nº 132 (= *AE* 1984, 770).
La situation est d'autant plus embrouillée que Dida(s) est associé à des anthroponymes éventuellement présentés comme de simples variantes (par exemple Didi [11], Dada [12] et surtout la série Δ(ε)ιδαc/ Δ(ε)ιδω/ Δ(ε)ιδωc/ Δ(ε)ιδων considérée comme micrasiatique par Zgusta [13] et L. Robert [14]). Mihailov, qui pose clairement le problème de la série micrasiatique [15], conclut que dans certains cas Dida(s) est un nom thrace. Toutefois, Dida(s) est prudemment laissé à l'écart des plus récentes listes d'onomastique thrace [16].

7 Sauf Perdrizet, qui veut démontrer avec des arguments fantaisistes que c'est un nom égyptien (*REA* 16, 1914, p. 400).
8 I.I. Russu, « L'Onomastique de la Dacie romaine », *On. lat.*, p. 353-363.
9 Reinach, 1911, p. 70, n. 3. À notre connaissance, les spécialistes de l'onomastique thrace n'ont jamais posé cette équivalence.
10 Mihailov, *On. lat.*, p. 344-345.
11 Dečev, 1957, p. 131.
12 A. Fol, « Noms propres et noms de lieux thraces dans l'Empire romain d'occident (corrigenda) », *Pulpudeva* 2, 1978, p. 42. Non suivi par Mihailov, « Les Noms thraces dans les inscriptions des pays thraces », *On. lat.*, p. 344.
13 Zgusta, 1964, §282-1-7.
14 L. Robert, *Noms indigènes*, Paris, 1963, p. 348. L. Robert ne prend pas en compte à ce sujet l'existence des Dida(s) en pays thrace.
15 Mihailov, 1978, p. 71.
16 *Vidimus* : V. Beševliev, *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern*, Amsterdam, 1970. Mihailov, 1978, p. 68-80. V.I. Georgiev, « Thrakische und dakische Namenkunde », *ANRW* 29/2, 1983, p. 1195-1213.

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

Concluons. Certes, l'onomastique thrace a pu pénétrer dans la moitié septentrionale de l'Asie Mineure [17] ; il faut toutefois souligner que les variantes à terminaison en ω n'apparaissent pas en pays thrace. Il est donc possible que nous ayons affaire à deux noms différents. D'autre part, si Dida(s) apparaît dans les pays thraces [18], il est particulièrement répandu en Péonie (Nord de la Macédoine) [19]. Ce serait donc un nom régional, appartenant peut-être, selon certains, au substrat dardanien, antérieur aux Thraces [20], et qui aurait essaimé dans les pays thraces.

Damanai. Damanaus est spontanément interprété comme un nom gaulois par Reinach (qui admet tout de même n'en pas connaître d'autre attestation) [21]. Les quelques occurrences que nous en relevons ne renseignent pas davantage sur sa famille linguistique. On trouve à Savaria, en Pannonie, un *Damanaeus Buri f(ilius)* (*AE* 1972, 411). *AE* 1978, 730 (Thrace) est une inscription funéraire dédiée par un vieux couple à son gendre, un soldat, *Damanaeo Amazeni generi suo milit(i)*. *AE* 1985, 97 (Rome) livre un Ulpius Damaneus. Enfin, on a peut-être un autre cas à Rome avec *CIL* VI.iv.1 29161, où le cognomen *Damanal* est peut-être une fausse lecture pour *Damanai,* possibilité mentionnée en apparat critique (le nom devrait être au datif). Daman(a)eus est toujours présenté comme un nom celtique, sur la foi, semble-t-il, du patronyme de notre faux Volque, puisque les commentaires de *AE* renvoient chaque fois à l'inscription d'Al-Muwayḥ [22].

nationis. Toutes les éditions donnent *nationi*, le *s* étant pris pour le *u* initial de *Uolqus*. En effet le groupe *is* pourrait évoquer un *u* exalté. Mais pas le *s* seul : aussi Reinach, par un phénomène de « wishful reading », fait-il sur son fac-similé remonter le *s* le long du *i* en sorte qu'il ressemble à *u*.

Daqus. Même graphie, par exemple, en *CIL* VI 3236.

3. Reinach et Bernand traduisent « j'ai fait campagne en cette station pendant cinq mois ». Ils considèrent donc *armatum* comme le substantif *armatus*, *-us*, qui serait le complément d'objet de *feci*. Mais ce substantif n'a jamais que le sens de « armement » ou de « troupe de soldats ». Il faut à notre avis supposer une faute pour *armatus* (participe passé apposé au sujet de *feci*) et faire de *meses quinque* le complément d'objet de *feci*. Cet emploi de *facere* au sens de passer (du temps) est attesté, quoique les dictionnaires habituels ne lui fassent pas justice sauf l'*Oxford Latin Dictionary* qui en cite plusieurs exemples pertinents, dont : *Philomeli quinque dies... fecimus* (Cic. *Att.* 5.20.1), *is servus fugerat et annum in fuga fecerat* (Alf. *Dig.* 40.7.14.1).

17 Échanges entre la Thrace et l'Asie Mineure à partir du VIII[e] s. av. J.-C. : voir par exemple MIHAILOV, 1978, p. 69 ; St. MITCHELL, « Onomastic Survey of Mysia and the Asiatic Shore of the Propontis », *Pulpudeva* 2, 1978, p. 121.

18 Correspondant sous l'Empire aux provinces de Dacie, Mésie, Macédoine, Thrace (MIHAILOV, *On. lat.*, p. 342).

19 *On. lat.*, p. 374. C'est d'ailleurs le nom d'un général péonien, dans l'armée de Persée (Liv. 41. 51 et 58) ; l'inscription *AE* 1984, 770, citée plus haut, provient de la même région (nord de Skopje).

20 C'est l'hypothèse de F. Papazoglu, résumée par J. ŠAŠEL, « L'anthroponymie dans la province romaine de Dalmatie », *On. lat.,* p. 374.

21 REINACH, 1911, p. 70, n. 4.

22 S. Panciera, le premier éditeur de *AE* 1985, 97, tire de l'existence du toponyme *Damania* (Espagne) et de l'ethnique qui en est dérivé *Damanitanus*, un mince indice en faveur de l'hypothèse celtique (*Studi in honorem Iiro Kajanto,* Helsinki, 1985, p. 172).

stationi. Reinach et Bernand considèrent que le mot désigne le fortin d'Al-Muwayḥ. Le sens abstrait de mission, de service détaché à des fins de police militaire, convient davantage (cf. plus haut *expleta statione*). Dans les ostraca grecs et latins du Mons Claudianus et de Maximianon, les postes de police du désert Oriental, sous le Haut-Empire, ne sont en effet jamais appelés que *praesidia*. Du moins le mot *stationi* nous rappelle-t-il que, comme les soldats cantonnés dans les *praesidia* des routes d'exploitation du Claudianus et du Porphyrites, ceux de la voie caravanière Koptos-Myos Hormos devaient être appelés *stationarii* [23].

2-4. Graffiti sur divers rochers du sud-est

2. Dessins d'uræi et d'un Ptah [fig. 5]

Inédit. Cité par Winkler, 1938, p. 7, site nº 8.

Gravé sur la face sud-est d'un gros rocher situé à gauche de la paroi où se trouve l'inscription de Dida (**1**).

Date : Nouvel Empire (?) et Basse Époque.

La représentation de gauche montre un cobra dressé dont la tête est surmontée d'une couronne constituée de deux cornes enserrant un disque solaire que dominent deux plumes. Un socle rectangulaire supporte l'animal et une table d'offrandes est tracée devant lui.

Un peu au-dessus et à droite de ce dessin, un autre *uræus* fait face à celui-ci. Exécuté très sommairement, il semble bien n'être qu'une copie imparfaite et beaucoup plus récente du précédent. Cette image surmonte une effigie de Ptah gravée hâtivement.

La proximité de ces figures divines rappelle l'association entre Meret-Seger et Ptah à Dayr al-Madīna. Ici, cependant, la déesse est probablement Hathor des Carrières. Comparer avec B. Bruyère, *Mert Seger à Deir el Médineh*, *MIFAO* LVIII, 1930, p. 53.

3. Triple graffito au nom de Gaza [fig. 6-7]

Inédit.

Sur la face sud-ouest d'un gros rocher de forme tabulaire, situé en dessous de celui où a été gravé **2**, au pied du massif.

Le nom a été gravé trois fois par la même main de façon irrégulière : le premier en partant de la gauche (L. 25 × H. 6 cm) est séparé du deuxième (L. 33 × H. 5 cm) par 18 cm, ce dernier du troisième (L. 18 × H. 5 cm) par 1,94 cm. Dans celui qui est le plus à droite, la troisième lettre a été martelée et surmontée par le ζ attendu ; la gravure du second a été gênée par une légère anfractuosité du rocher : le ζ, commencé, n'a pu

23 Le mot n'apparaît pas dans les O.Max. et, pour les O.Claud., seulement dans les laissez-passer adressés collectivement « aux *stationarii* de telle route » (O. Claud. I, W. VAN RENGEN, chapitre IV).

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

être achevé et a été réécrit plus à droite ; seul celui situé le plus à gauche est impeccablement gravé – si l'on fait abstraction du manque d'alignement des lettres – : il est donc probable que c'est le dernier inscrit, après deux tentatives qui, de par la rature que contient l'une et le défaut de la surface qui a déformé l'autre, n'ont pas satisfait le graveur. – Le α a la haste horizontale brisée.
Date : Haut-Empire.

Γάζα Γά{ζ̣} ζα Γά[.]ζα
α

Gaza *(répété trois fois).*

Γάζα. On s'imagine volontiers que c'est un amoureux qui a gravé ce nom de femme, pour tromper son ennui. Il signifie en grec « Trésor », à moins que ce ne soit un toponyme employé comme anthroponyme (Gaza en Palestine ; ainsi le comprend Solin, 1982, I, p. 615). Il est assez rare : L. Robert, qui lui consacre une note amusante dans *Bull.* 1974, 731, en cite quatre exemples (dont deux graphies Γάσζα). Dans l'épigraphie latine, Solin, *ibid.*, recense quatre femmes de ce nom (la graphie la plus fréquente étant Gazza) ; ajouter à sa liste *AE* 1980, 414. *DDBDP* livre une seule occurrence en Égypte, *BGU* X, 1942 (Γάζα), liste de travailleuses dans le textile, probablement des esclaves (II^e-I^er s. av. J.-C.).

4. Deux signatures dont celle d'Apolinaris [fig. 8-9]

Repéré par Reinach, 1910, p. 120, qui « croit distinguer les lettres suivantes » :

ΛΟΥC
M

Reproduit d'après Reinach dans *SB* I 4382 et *I.Ko.Ko.* 18.

Sur la face nord-ouest du rocher le plus proche du *praesidium*, au sud-est du massif, comportant aussi divers pétroglyphes zoomorphes, dont une girafe. Le graffito est érodé et la lumière n'est jamais propice à sa lecture. Il est difficile de déterminer si l'on a affaire à une ou deux mains (l. 1 et l. 2-3). Le fait que ces deux noms sont l'un sur l'autre sur un rocher qui ne compte pas d'autre signature invite à privilégier la première solution.
Date : Haut-Empire (II^e s. ?).

.ε.ου.αεις
Ἀπο-
[λ]ινάρις

[---]aeis, Apolinaris.

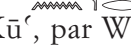
1 .ε.ου.αεις. On pourrait aussi lire -αθις. Devant le α, on peut hésiter entre un c – le plus probable – ou un γ. Aucun parallèle ne nous a aidés à lire ce nom.

2-3 Ἀπολ[λ]ινάριϲ. Le λ a été recouvert par le haut d'une marque de bédouins. Ce nom est fréquent dans la documentation écrite du Wādī Fawāḫīr, et surtout d'Al-Zarqā, émanant de milieux militaires. Le signataire a peut-être alors un rapport avec le *praesidium* situé tout près.

5-6. Le nid de graffiti de la face sud [fig. 10]

5. Dessin d'une statue et double légende hiéroglyphique [fig. 11]

Bibliographie : B. Porter, R.L.B. Moss, *Topographical Bibliography of Ancient Egyptian Hieroglyphic Texts, Reliefs and Paintings* VII, Oxford, 1951, p. 328 [graffito of Werinioqer] ; J. Couyat, P. Montet, *Les Inscriptions hiéroglyphiques du Ouadi Hammamât*, *MIFAO* 34, 1912, nº 250 [].
Date : Moyen Empire (d'après le style et l'onomastique).

Ce dessin représente un personnage debout dans l'attitude de la marche portant dans la main droite une arme (?) tenue horizontalement et, dans la main gauche, un long bâton descendant jusqu'à une ligne de terre que l'on peut interpréter comme un socle. Une telle particularité invite à voir dans cette représentation une statue. La silhouette ressemble au hiéroglyphe  qui détermine régulièrement les noms des effigies en trois dimensions. Le texte en colonne qui prend place devant le personnage ne donne qu'un nom :  Ouerenit, « Aîné du père », mais l'avant-dernier signe, un triangle en fait, pourrait aussi bien être ,  que . Sa structure l'apparente aux patronymes en Oueren + qualificatif du roi ou d'un dieu bien attestés au Moyen Empire (H. Ranke, *Die ägyptischen Personennamen* I, Glückstadt, Hambourg, 1935, p. 417). À noter qu'un graffito d'un certain  très semblable du point de vue paléographique, est situé non loin de là, à Abū Kūʿ, par Winkler, 1938, pl. X.2 (site nº 8).

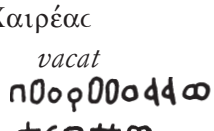
Derrière le personnage, une colonne d'un texte en hiératique semble conserver le nom d'un certain  Monthounakht (?), cf. H. Ranke, *op. cit.* I, p. 154, nº 18.

6 A-E. Inscriptions grecques et arabiques [fig. 12]

Cet ensemble paraît cohérent : les deux derniers noms, transcrits en caractères grecs, sont d'origine sémitique, comme les trois en alphabet arabique ; les trois derniers noms sont de la même main. Celui qui les précède est d'une main différente (ou en tout cas de taille inférieure), et c'est un nom égyptien ; mais il a fait, comme eux, l'objet d'une computation : les noms des quatre dernières lignes sont en effet précédés d'un ou de trois bâtons qui semblent avoir été ajoutés après coup : à la ligne 6, les trois traits sont quelque peu serrés entre la faille du rocher

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

et le début du nom. La signification de ces marques nous échappe ; il pourrait s'agir de chiffres romains ; leur position devant les noms d'une liste, le fait qu'ils aient été rajoutés, rappellent certaines listes de gardes avec mention du tour de garde en chiffres romains inscrits avant ou après les noms écrits en grecs (notamment le dossier O.Claud. II 309-336) ; mais on attendrait alors ici une séquence de I à IV. Une autre solution est envisageable : cette numération pourrait marquer le nombre de passages des personnes mentionnées. En faisant précéder son nom du chiffre trois, Athaenos indiquerait ainsi qu'il s'est arrêté à Al-Muwayḥ pour la troisième fois alors que les autres n'en sont qu'à leur premier passage. On a d'autres exemples de graffiti où ce genre de précision est donné [24], mais jamais avec des chiffres romains.

(A, B)  Χαιρέας
(B) Χαιρέας
(C) *vacat*

(D) 5 I ʿΑρυωθης Πεβωτ̣(ος)
(E) III Αθαενος
I Μωενος
I Σαλαιος
5 πεβ̣ω̣

Hōfīʿamm, quand il s'est enfui (?) Chaireas
Chaireas
ʿAggāg a aimé Yaʿgal et Ḍābirat
I. Haryôthès fils de Pebôs.
III. Athaenos.
I. Môenos.
I. Salaios.

I. Les graffiti grecs : 6 B, D, E

6 B. SIGNATURES DE CHAIREAS (l. 1-2)

Inédit.
Chaireas a gravé deux fois son nom, on ne sait dans quel ordre. L. 1 : à droite de l'inscription arabique, incision légère, peu soignée, les lettres tendant à monter et à se rétrécir pour éviter une zone érodée du rocher ; L. 27 × H. 11 cm. – L. 2 : gravure soigneusement piquetée. L. 50 × H. 8 cm ; ε lunaire à barre médiane détachée (fin de l'époque hellénistique - Haut-Empire).
Date : Haut-Empire (?).

24 P. PERDRIZET, G. LEFEBVRE, *Les graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, Paris, 1919, nos 107, 227, 274, 420 ; A. BERNAND, E. BERNAND, *Les inscriptions grecques et latines du colosse de Memnon,* Le Caire, 1960, no 93 ; A. BERNAND, *Pan du désert*, Leyde, 1977, nos 77, 84 ; *id.*, *Le Paneion d'El-Kanaïs*, Leyde, 1972, no 49.

6 D. Signature de Haryôthès fils de Pebôs (l. 5)

Inédit.

Piqueté profondément. L. 61 × H. 8 cm. ε anguleux, c lunaire, ω d'une hauteur inférieure aux autres lettres. Le τ, surmontant le ω pour marquer l'abréviation, n'est pas pourvu de la partie droite de sa haste horizontale.

Date : Haut-Empire (?).

6 E. Signatures d'Athaenos, Môenos et Salaios (l. 6-8)

Inédit.

Même type de gravure que la précédente, mais les lettres sont d'un module supérieur ; l. 6 : L. 63 × H. 11 cm ; l. 7 : L. 69 × H. 19 cm ; l. 8 : L. 61 × H. 15 cm. Champ épigraphique total : L. 82 × H. 43 cm. D'un point de vue paléographique, on remarquera la petitesse du θ, la forme anguleuse du ε, la forme du c final des l. 6 et 7 (proche de celle d'un Γ) et celle du μ (semblable à un H dont les hastes verticales seraient inclinées vers le centre).

Date : Haut-Empire (?).

6. Αθαενοc : *addendum onomasticis*. Étant donné les noms qui suivent, il s'agit probablement d'un autre nom sémitique rare plutôt que d'une graphie très fautive de Ἀθήναιοc. Wuthnow, 1930, p. 14, recense trois noms commençant par Αθα- (Αθαβουc, Αθαροc, Αθαυαοc), auxquels il faut ajouter le Αθαλεκ du P.Oxy. I 43 v°, V 5. Chr. Robin constate que les textes en langues sémitiques ne livrent pas de correspondant sûr de Αθαενοc ; Aṯʿal n'est pas très éloigné, mais il faut supposer une alternance des liquides *l* et *n* (Harding, 1971, p. 21, *ʾṯʿl* ; Caskel, 1966, p. 205, mentionne seulement al-Aṯʿal, avec une seule occurrence). Le nom propre sudarabique *Yṯʿn* (Harding, 1971, p. 659) offre également une correspondance convenable mais il n'est attesté qu'en Arabie méridionale et jamais comme anthroponyme.

7. Μωενοc. Nom sémitique attesté dans des inscriptions en langues sémitiques, aussi bien en nabatéen qu'en palmyrénien ou en sabéen, donc du nord au sud de la péninsule Arabique : cf. Sartre, 1985, p. 217, qui n'en relève que deux occurrences en transcription grecque (Μοενοc : Waddington, 1870, 2412n, Μοαινοc : *IGLS* XIII.1 9003, Bostra). Dans cette dernière inscription, bilingue, Μοαινοc transcrit le nabatéen *mʿynw*.

8. Cαλαιοc. Nous n'avons pas trouvé de parallèles pour cette graphie, mais un très petit nombre de variantes possibles : Wuthnow ne cite pas d'autre exemple que le Cαλαει Ἀβδελλα de SPP X 80, 2 ; P.Ness. 79, 26 (Cαλιοc) ; *SEG* XXXVII 1489 (Cαλαεοc) ; ces trois exemples sont d'époque byzantine. Un dossier d'ostraca trajaniens du Mons Claudianus mentionne régulièrement le toponyme Cαλαειc (indéclinable), apparemment un site du désert Oriental voisin du *metallon*. Parmi les noms possibles dont Cαλαιοc

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

serait la transcription, on se bornera à mentionner Ṣāliḥ (souvent prononcé Ṣāleḥ), qui est le meilleur candidat parce qu'il présente une bonne correspondance des voyelles et qu'il n'est pas rare (Caskel, 1966, p. 537).

Pour être complets, signalons qu'on trouve en Lusitanie deux attestations du nom *Salaeius*, qui serait d'après les éditeurs un épichorique régional : ils le rapportent au radical indo-européen *sal-, « eau » (*Hispania Antiqua* 13, 1986-1989, p. 8-9 = *AE* 1989, 398).

II. Les graffiti « thamūdéens » : 6 A et C

Deux graffiti, le premier (ligne 1) et le troisième (lignes 3 et 4), sont écrits dans un alphabet arabique appelé « thamūdéen ». Les spécialistes classent les inscriptions de la péninsule Arabique en deux grands ensembles, la famille sud arabique (sabéen, qatabānite, ḥaḍramawtique et madhābien) et la famille nord arabique (ṣafaïtique, liḥyānite, didānite, ḥaséen, vieil-arabe de Qaryat al-Fāw et « thamūdéen »), en croisant les données linguistiques et les types d'écriture (Robin, 1995). La branche « thamūdéenne » tire son nom de la tribu préislamique de Thamūd (Beaucamp, 1979), car c'est sur le territoire supposé de cette tribu, dans le Nord du Ḥijāz (Arabie Saoudite), qu'on en découvrit les premiers exemples.

Mais on s'aperçut bien vite que cette appellation était trop restrictive. Des milliers de graffiti ont été relevés en Syrie, en Jordanie, en Palestine, dans toute l'Arabie Saoudite, le Yémen et même en Égypte : il est assuré aujourd'hui que les textes « thamūdéens » ont été gravés par de très nombreuses tribus et non par la seule Thamūd (Ryckmans, 1956).

L'épigraphie « thamūdéenne » est moins avancée que celle des autres branches du nordarabique pour diverses raisons : les graffiti sont dispersés sur une aire géographique immense ; le pays qui en compte le plus, l'Arabie Saoudite, est d'accès incommode ; enfin, il est exceptionnel de disposer d'un nombre significatif de textes bien lisibles, provenant de la même région, datant de la même période et ayant un contenu substantiel, conditions nécessaires pour donner un déchiffrement assuré, une interprétation fondée et une date approximative (par la paléographie).

Comme le « thamūdéen », qui n'a fait l'objet que d'études préliminaires, n'a jamais été défini avec précision, il est devenu un fourre-tout dans lequel sont regroupés tous les graffiti nordarabiques qui n'appartiennent pas aux autres branches, toutes bien délimitées et relativement homogènes géographiquement et chronologiquement.

Un chercheur canadien, cependant, a tenté de mettre un peu d'ordre en esquissant une typologie de cinq variétés d'alphabets « thamūdéens », qu'il a désignées par les lettres de l'alphabet latin (A, B, C, D et E, dans Winnett, 1937, pl. X), puis par l'origine supposée (taymanite, jawfien, thamūdéen najdite, thamūdéen ḥijāzite et thamūdéen tabūkite, dans Winnet, Reed, 1970, p. 205). Cette classification, qui n'englobe pas l'ensemble du « thamūdéen », n'est qu'une première esquisse. Les graffiti examinés ici amènent d'ailleurs à s'interroger sur la validité du lien que Winnett établit entre une écriture et une région.

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

Du point de vue chronologique, les plus anciennes inscriptions « thamūdéennes » pourraient remonter aux premiers siècles du Ier millénaire av. J.-C. ; il n'est pas exclu que les plus récentes soient contemporaines des débuts de l'écriture arabe (VIe s. apr. J.-C.).

Les graffiti d'Al-Muwayḥ, exceptionnels dans l'épigraphie « thamūdéenne » par la qualité de leur gravure, ne sont pas les premiers textes arabiques découverts en Égypte (Van Den Branden, 1950, p. 3, et Colin, 1988). Ils n'en amènent pas moins à reposer une question fondamentale, toujours sans réponse : ont-ils été gravés par des personnes de passage ou par des populations locales ?

L'hypothèse des populations locales repose sur l'appellation τῆς Ἀραβίης ὄρος (« désert arabique ») qu'utilise Hérodote (II, 8) pour désigner la région désertique à l'est du Nil, appellation qui suggère la présence de tribus arabes en Égypte orientale dès une période ancienne.

L'argument en faveur de personnes de passage est d'abord le très petit nombre de graffiti arabiques découverts en Égypte (en dehors du Sinaï). Concernant Al-Muwayḥ, on ajoutera que ce site se trouve précisément sur un axe de circulation : il n'est pas impossible que les graffiti aient été gravés par des commerçants en transit, à moins que ce ne soit par des soldats recrutés en Arabie et faisant leur service dans la région.

Un autre point qui mérite réflexion est la graphie assez différente des deux graffiti d'Al-Muwayḥ : est-elle due à une différence de date ou au fait que les auteurs utilisent deux écritures distinctes et ne sont donc pas originaires de la même région ? Il est difficile de répondre. Un écart de date s'accorderait bien avec l'hypothèse des populations locales ; des auteurs d'origines diverses avec celle des étrangers à la région.

Les deux graffiti semblent appartenir au groupe « thamūdéen B » ou « najdite » de Winnett : leurs auteurs seraient donc originaires du Najd, au centre de l'Arabie Saoudite actuelle, si ces classements étaient valides, ce qui reste à démontrer. Il n'est pas question, bien sûr, de contester que le « thamūdéen » présente des variétés régionales ; mais on peut s'interroger encore sur les contours de celles-ci.

6 A (l. 1)

Le déchiffrement relativement assuré du premier nom indique que le graffito se lit de droite à gauche, comme les inscriptions monumentales de la péninsule. Les lettres entre parenthèses sont d'interprétation douteuse.

(H)fʿm f-(dgr)

« Hōfiʿamm, quand il s'est enfui (?) ».

(H)fʿm est un nom d'homme théophore, commun en Arabie méridionale (le plus souvent *Hwfʿm*, en graphie non défective). Composé du verbe *hwfy* (racine WFY) et du nom divin *ʿm*, il peut se traduire « ʿAmm a protégé ». Le dieu ʿAmm n'est guère attesté que dans la tribu de Qatabān en Arabie méridionale, mais le théophore *Hwfʿm / Hfʿm* se

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

trouve en dehors de cette tribu, notamment chez les Arabes de Qaryat al-Fāw : voir l'inscription de 'Igl fils d'Hōfiʿamm (Robin, 1991, p. 115-116). L'anthroponyme Hawfiʿamm (Hōfiʿamm) n'est plus connu des traditionnistes arabes d'époque islamique. On relève cependant Awfà, qui est la transposition exacte en arabe, du sudarabique *hwfy* (Caskel, 1966/II, p. 213).

Dans *(H)fʿm*, seul le déchiffrement de la première lettre fait problème : la lecture *s* donnée par Winnett, 1937, tabl. X, ne donne pas de sens satisfaisant. Il faut lui préférer *h* (ou peut-être ʾ). La valeur *h*, qui fournit un nom bien attesté, ne pose pas de problèmes insurmontables : le *h* se présente parfois comme une fourche, avec les pointes tournées vers le bas ; il est seulement inhabituel qu'il soit carré comme ici. La lecture ʾ impliquerait une pliure de l'appendice supérieur qu'on ne voit pas.

f-(dgr) : seule la lecture de la première lettre est sûre. L'interprétation se fonde, faute de mieux, sur le sens de l'arabe *dājara*.

6 C (l. 3-4)

Comme pour le premier graffito, la lecture assurée du premier mot (*wdd*) donne le sens de l'écriture, de droite à gauche. En dehors de *wdd*, la lecture et l'interprétation sont douteuses, d'autant plus que les mots ne sont pas séparés par un tiret vertical comme en **6 A**.

Aucun des noms propres ne semble attesté dans la tradition arabe.

3	*wdd-ʿ(gg)-Yʿ(gl)*
4	*w-(Ḍ)brt*

3	ʿAggāg a aimé Yaʿgal
4	et Ḍābirat.

wdd : ce mot (verbe ou substantif) introduit de nombreux graffiti (voir par exemple ceux auxquels renvoient Van Den Branden, 1950, p. 513, et Winnett, Reed, 1970, p. 196) ; son sens précis n'est pas assuré.

ʿ(gg) : la valeur *g* pour les deuxième et troisième lettres ne donne pas un nom très convaincant, mais la pauvreté du texte ne permet pas de fonder une autre hypothèse (par exemple *z*). *ʿgg* a déjà été reconnu en « thamūdéen » (Winnett, Reed, 1970, p. 26-27) et en ṣafaïtique (Harding, 1971, p. 407). D'après la forme, ce serait plutôt un nom d'homme.

Yʿ(gl) : on peut lire aussi *Yʿ(gb)* ; concernant le *g*, même remarque que précédemment. *Yʿgl*, à supposer que le découpage des mots et leur lecture soient corrects, est étymologiquement un verbe au masculin ; lui aussi semble être un nom d'homme. Cependant, si on suppose que le sujet du verbe est un dieu, il n'est pas exclu que *Yʿgl* soit un nom porté par une femme.

(Ḍ)brt : la première lettre, de forme inconnue, note probablement un son assez rare. Les lectures possibles sont notamment *ḍ, ṭ, ẓ* ou *ḡ*, avec une préférence pour la première :

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

comparer avec le *ḍ* dans Winnett, Reed, 1970, p. 205 (najdite). L'anthroponyme *Ḍbr* mentionné par Harding, 1971, p. 380, est un fantôme : ce n'est pas un nom propre, mais l'une des catégories de personnes constituant la tribu de Maʿīn[um]. *Ḍbrt* peut être un nom d'homme ou de femme.

Addendum : le graffito 6 C peut être lu également en boustrophédon (la première ligne de droite à gauche et la deuxième de gauche à droite), comme nous le fait remarquer M. Michael Macdonald. Dans cette hypothèse, le déchiffrement serait :

3	*wdd -ʿgg -Yʿ(g) – b =*
4	*t - Rbḍw*
3	ʿAggāg a aimé Yaʿagg fil-
4	le de Rabaḍū.

Abréviations bibliographiques

BEAUCAMP, 1979	J. BEAUCAMP, « Rawwâfa (et les Thamoudéens) », dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible* IX, 1979, col. 1467-1475.
Bull.	J. Robert, L. Robert, *Bulletin épigraphique*.
CASKEL, 1966	W. CASKEL, *Ǧamharat an-nasab. Das genealogische Werk des Hišām ibn Muḥammad al-Kalbī* II : *Erläuterungen zu den Tafeln* (von Werner Caskel), *Das Register* (begonnen von Gert Strenziok, vollendet von Werner Caskel), Leyde, 1966.
CLE 3	E. LOMMATZSCH (éd.), *Carmina Latina epigraphica* 3, 1926.
COLIN, 1988	G. COLIN, « À propos des graffites sud-arabiques du ouādi Hammāmāt », *BIFAO* 88, 1988, p. 33-36.
DDBDP	Duke Data Bank of Documentary Papyri (CD-rom 6, 1991).
DEČEV, 1957	D. DEČEV, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, 1957.
HARDING, 1971	G.L. HARDING, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions*, Near and Middle East Series 8, Toronto, 1971.
IGLS XIII	M. SARTRE, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* 13/1, *BAH* 113, 1982.
I.Ko.Ko.	A. BERNAND, *De Koptos à Kosseir*, Leyde, 1972.
ILS	H. DESSAU, *Inscriptiones Latinae Selectae*, Berlin, 1892-1916.
MIHAILOV, 1978	G. MIHAILOV, « Population et onomastique d'Asie mineure en Thrace », *Pulpudeva* 2, 1978, p. 68-80.
O.Claud. I	J. BINGEN *et al.*, *Mons Claudianus. Ostraca Graeca et Latina* I, Le Caire, 1992.

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

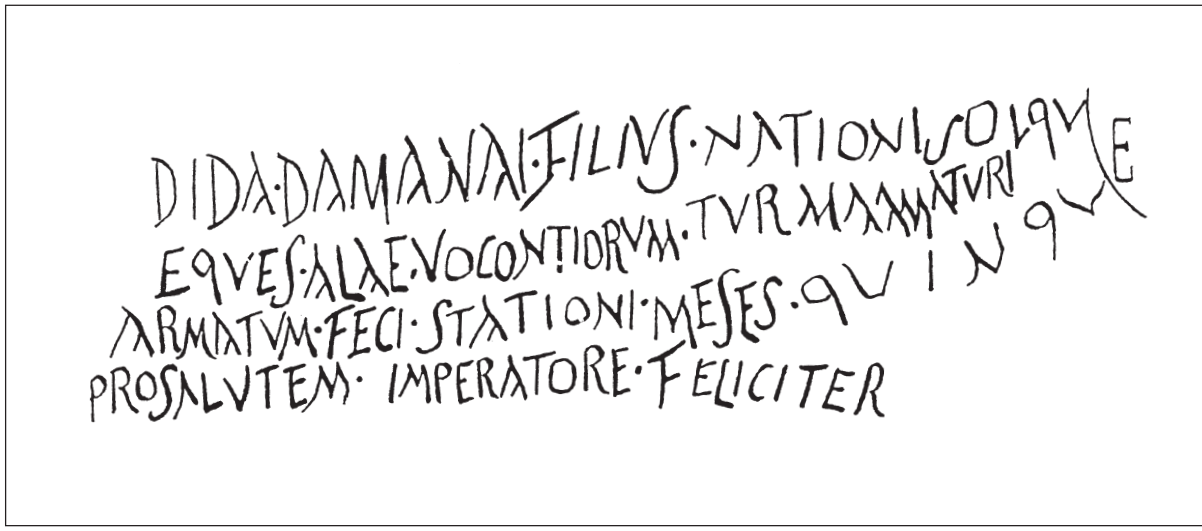
On. lat.	*L'onomastique latine*, Colloques internationaux du CNRS nº 564, Paris, 1977.
REINACH, 1910	A.J. REINACH, « Voyageurs et pèlerins dans l'Égypte gréco-romaine », *BSAAlex* 13, 1910, p. 111-150.
REINACH, 1911	A.J. REINACH, « Les Gaulois en Égypte », *REA* 13, 1911, p. 33-74.
RIB I	R.G. COLLINGWOOD, R.P. WRIGHT, *The Roman Inscriptions of Britain* I, Oxford, 1965.
ROBIN, 1991	Chr. ROBIN, « L'épigraphie de l'Arabie avant l'Islam », *L'Arabie antique de Karib'îl à Mahomet.* Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions, *RMMM* 61, 1991, p. 13-24.
ROBIN, 1995	Chr. ROBIN, « Sheba », dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, à paraître.
RYCKMANS, 1956	J. RYCKMANS, « Aspects nouveaux du problème thamoudéen », *Studia islamica* V, 1956, p. 5-17.
SARTRE, 1985	M. SARTRE, *Bostra. Des Origines à l'Islam*, Paris, 1985.
SOLIN, 1982	H. SOLIN, *Die Griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch*, Berlin, New York, 1982.
VAN DEN BRANDEN, 1950	A. VAN DEN BRANDEN, *Les inscriptions thamoudéennes,* Bibliothèque du Muséon 25, Louvain, 1950.
WADDINGTON, 1870	H. WADDINGTON, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris, 1870.
WINKLER, 1938	H. WINKLER, *Rock-drawings of Southern Upper Egypt*, Londres, 1938.
WINNETT, 1937	F.V. WINNETT, *A Study of the Lihyanite and Thamudic Inscriptions*, University of Toronto Studies, Oriental Series 3, Toronto, 1937.
WINNETT, REED, 1970	F.V. WINNETT, W.L. REED, *Ancient Records from North Arabia,* with contributions by J.T. Milik and J. Starcky, Near and Middle East Series 6, Toronto, 1970.
WUTHNOW, 1930	H. WUTHNOW, *Die semitischen Menschennamen in griechischen Inschriften und Papyri des vorderen Orients*, Studien zur Epigraphik und Papyruskunde I/4, Leipzig, 1930.
ZGUSTA, 1964	L. ZGUSTA, *Kleinasiatische Personennamen*, Prague, 1964.



Fig. 1. *Al-Muwayḥ*, le massif aux inscriptions.

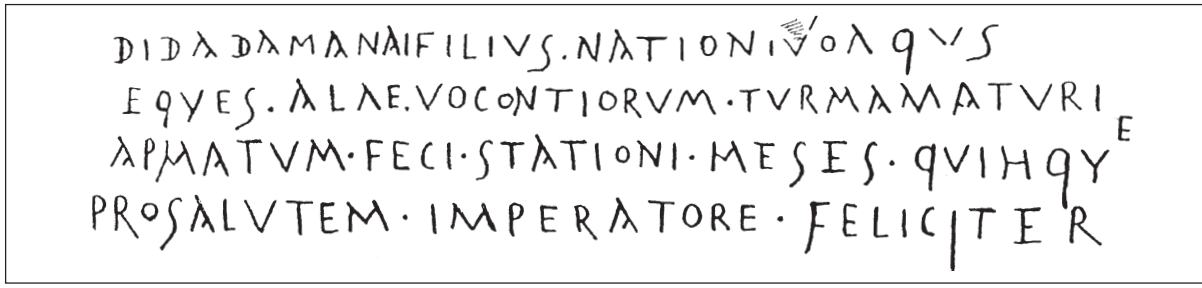
BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

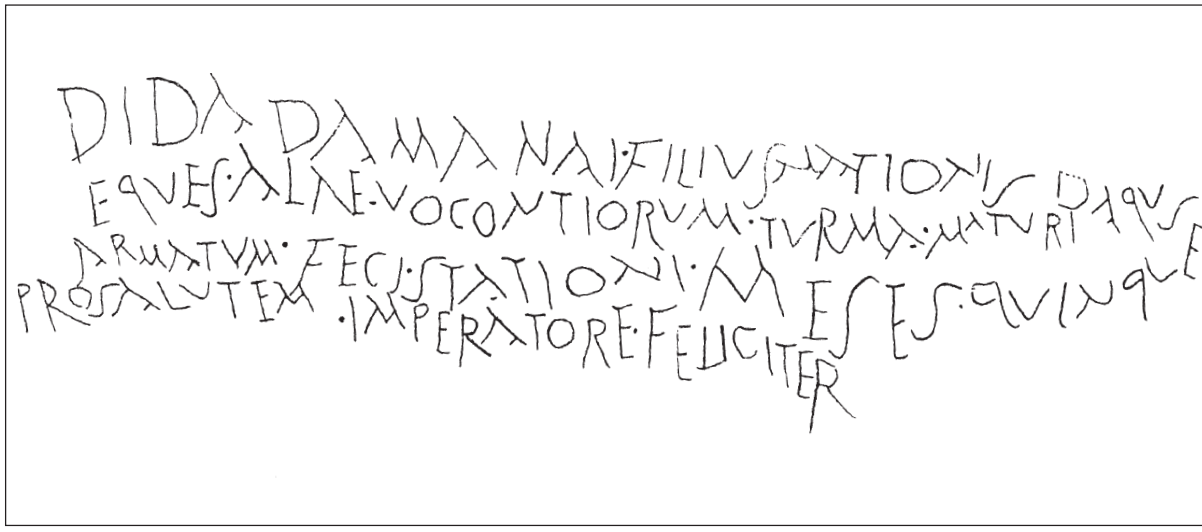
Fig. 2. Inscription nº 1 : a, b, c.



a. Dessin de Reinach (1910, pl. IV).

b. Dessin d'A. Bernand (*I.Ko. Ko.*, pl. 5).





c. Notre fac-similé.

Fig. 3. Inscription nº 1.



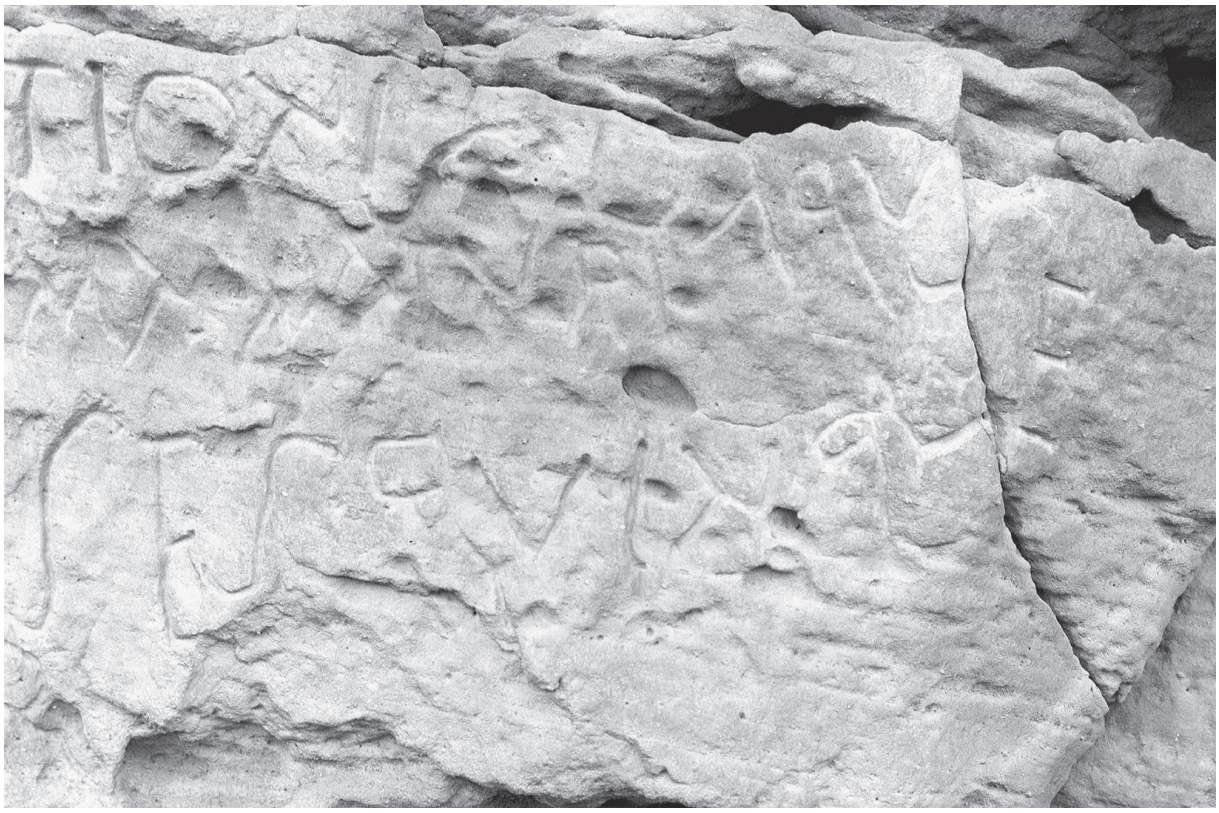


Fig. 4. Inscription nº 1 : fin des trois premières lignes.

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin

Fig. 5. Inscription nº 2.

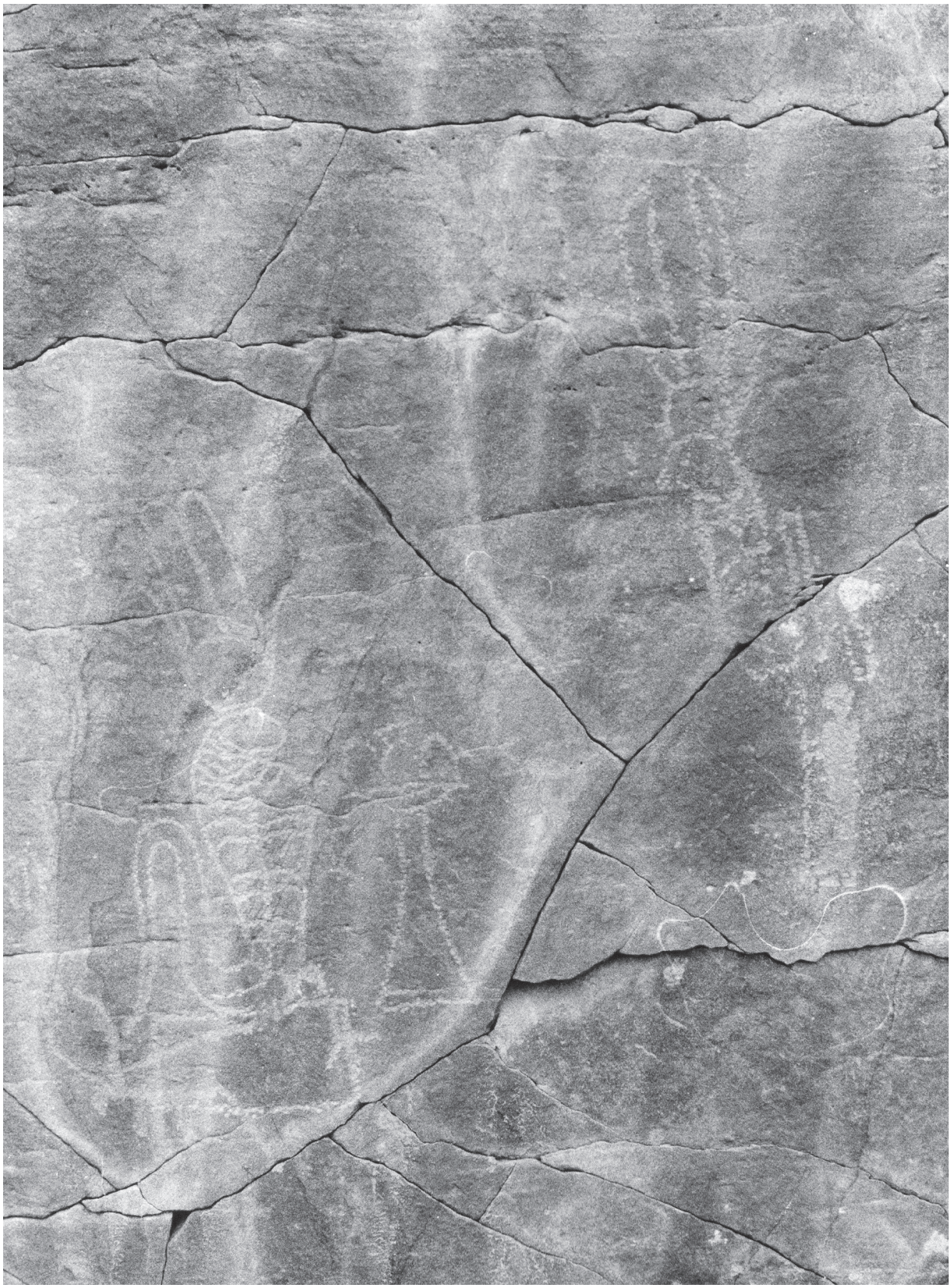




Fig. 6. Inscription nº 3 : détail (droit).

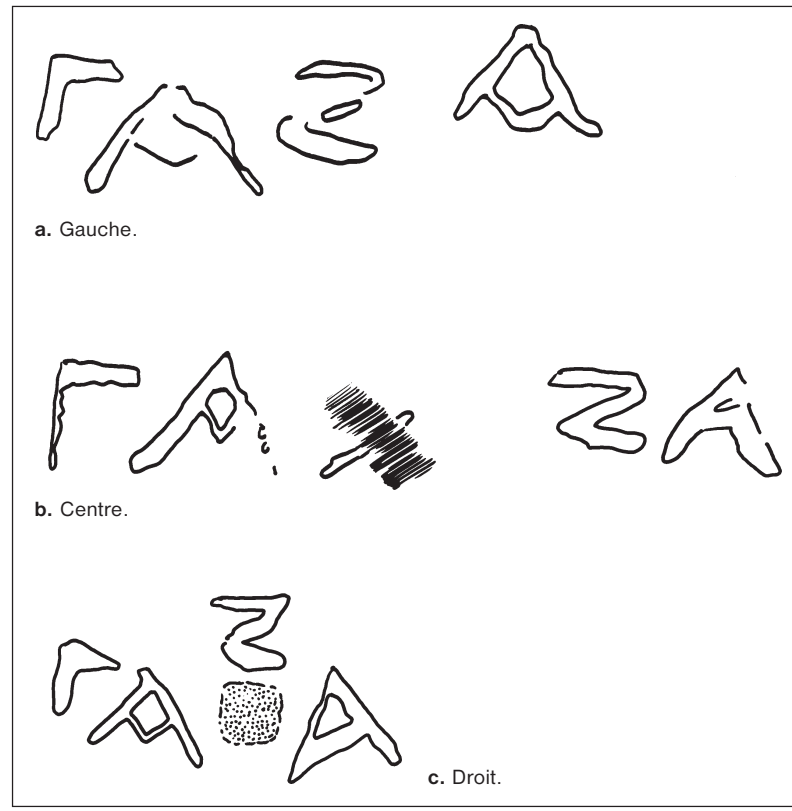


Fig. 7. Inscription nº 3 : fac-similés a, b, c.



Fig. 8. Inscription nº 4.



Fig. 9. Inscription nº 4 : fac-similé.

BIFAO 95 (1995), p. 103-124 Adam Bülow-Jacobsen, Hélène Cuvigny, Jean-Luc Fournet, Marc Gabolde, Christian Robin



Fig. 10. La face sud et le nid de graffiti.



Fig. 11. Inscription nº 5.

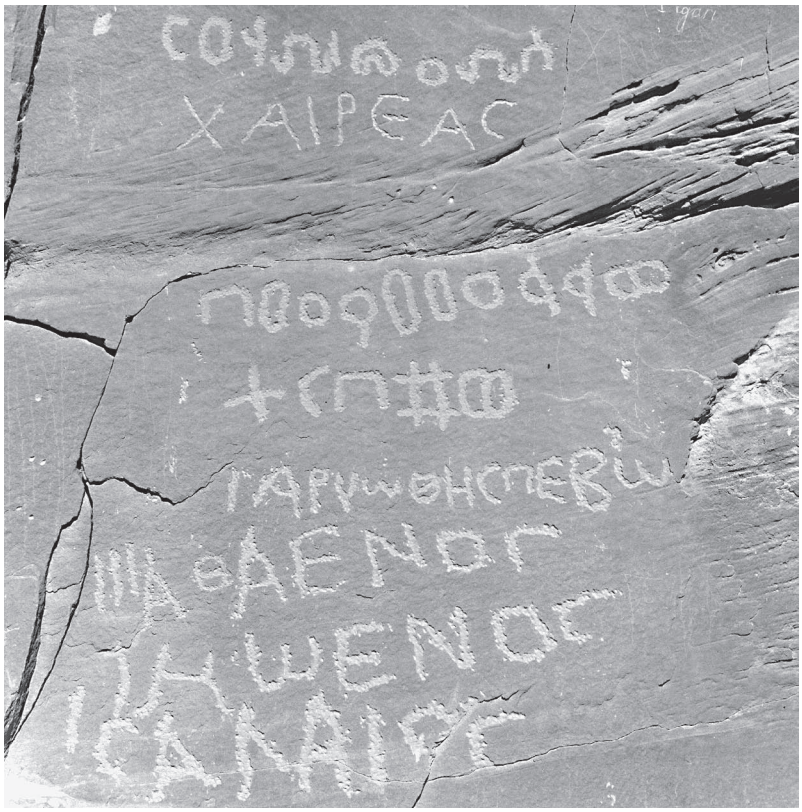


Fig. 12. Inscription nº 6 A-E.